

# JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

**Vie de la Société**

*Journal de la société statistique de Paris*, tome 60 (1919), p. 41-57

[http://www.numdam.org/item?id=JSFS\\_1919\\_\\_60\\_\\_41\\_0](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1919__60__41_0)

© Société de statistique de Paris, 1919, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

# JOURNAL

DE LA

## SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE PARIS

N° 2. — FÉVRIER 1919

---

---

### I

#### PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 JANVIER 1919

---

#### SOMMAIRE

---

OUVERTURE DE LA SÉANCE PAR M. EUGÈNE D'EICHTHAL, PRÉSIDENT.

ALLOCATION DE M. LE PRÉSIDENT ET INSTALLATION DU PRÉSIDENT POUR 1919 ET DU BUREAU.

ALLOCATION DE M. PAUL MEURIOT, PRÉSIDENT POUR 1919.

ADOPTION DU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1918.

NOMINATION ET PRÉSENTATION DE MEMBRES TITULAIRES.

COMMUNICATIONS DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ET PRÉSENTATION D'OUVRAGES.

COMMUNICATION DE M. ALFRED BARRIOL : « STATISTIQUE DE L'EMPLOI DES RECETTES DES COMPAGNIES DE CHEMINS DE FER. »

---

#### OUVERTURE DE LA SÉANCE PAR M. EUGÈNE D'EICHTHAL, PRÉSIDENT

La séance est ouverte à 17<sup>h</sup> 30, sous la présidence de M. Eugène d'Eichthal, président sortant, qui prend la parole en ces termes :

MESSIEURS,

L'année avec laquelle se termine ma présidence de la Société de Statistique a été une année d'immenses émotions patriotiques. Elle ne sortira pas de notre mémoire, et nos successeurs la proclameront une des époques les plus passionnantes, les plus illustres et les plus extraordinaires de l'histoire. Les angoisses tragiques du printemps, les menaces directes sur la capitale, les événements lamentables de Russie, puis les reprises d'offensive de l'Entente, les victoires foudroyantes dues à la ténacité, à l'intrépidité, à l'héroïsme constant d'armées conduites par des chefs de génie — pourquoi rappeler ces souvenirs? Ils vibrent dans nos esprits et dans nos cœurs. Nos cœurs ont débordé de reconnaissance pour ceux qui ont sauvé notre pays et du même coup la civilisation. Ils ont été d'enthousiasme aussi vers les chefs d'États alliés ou amis qui ont fait bloc avec nous contre la barbarie et qui sont venus saluer la France victorieuse et libérée. Ils ont senti que les souffrances et les victoires communes cimentaient entre les Alliés une union durable qui sera un gage de paix et d'ordre dans le monde en se faisant aimer et en sachant se défendre. La permanence de l'Entente, voilà la

première étape de la Société des Nations, qui est un beau mot et une belle espérance, mais qui, comme toutes les choses humaines, ne peut se réaliser que par degrés.

En attendant que ces hommes aient constitué cet empire de la paix où les charrues et les métiers auront à jamais remplacé les canons, les gothas, les mitrailleuses et les sous-marins, notre science a de vastes travaux à accomplir pour dénombrer et calculer les effroyables dépenses et pertes de la guerre, pertes en richesses, pertes encore plus irréparables en hommes, pour dénombrer aussi et calculer les ressources qui pourront en partie, soit reprises sur l'ennemi, soit exploitées chez nous, combler ces vides dont la profondeur dépasse tout ce qu'on a vu ou rêvé dans le passé. La guerre et les semaines qui ont suivi l'armistice nous ont fait constater une fois de plus combien le sens même de la statistique réfléchie et raisonnée était absent en général, aussi bien dans la presse que dans les Chambres ou dans les conversations courantes. Ce qu'on a dit et improvisé de sottises à propos de milliards suivis d'un nombre quelconque de zéros est inimaginable. L'emploi familier du mot « milliard » est devenu un danger public. C'est une unité dont personne n'aperçoit plus la grandeur. Les contribuables seuls, je le crains, se rendront compte trop vite de ce qu'elle représente. Il nous appartient, Messieurs, par des statistiques sûres de remettre les choses à leur place, et surtout de peser tous les mots des réalités, de ne pas laisser les esprits s'égarer dans les sommations de ressources, de richesses, comme si tout cela était palpable, concret, réalisable. Combien de gens en quatre lignes ont comparé le coût de la guerre à la fortune de l'Allemagne, comparée elle-même à celle de l'Angleterre ou de la France, tantôt en capital, tantôt en revenu. Autant de mots qui ont besoin d'être définis, limités dans leur sens, creusés dans leur apparence ou leur substance vraie. Sinon on risque de prendre des fantômes pour des réalités et des espérances pour des certitudes. Une véritable certitude, c'est l'économie, le travail, l'activité productrice qui, aidés de ce que nous tirerons de nos ennemis de réparations dues — et elles sont énormes — referont peu à peu notre prospérité : mais elle ne se rétablira pas en nous croisant les bras dans l'attente d'une manne inépuisable. Or, beaucoup de gens en France sont disposés et poussés, sinon à se croiser les bras, du moins à réduire leur effort. Tâchons de les éclairer sur les données réelles des problèmes de la paix.

Dans ce domaine, un champ bien vaste s'ouvre à nos investigations. Il faudrait seulement que les administrations nous y aidassent par la publication, pas trop retardée, des documents nécessaires. Sur une des parties les plus essentielles, les plus douloureuses aussi, de nos pertes, nous avons été, jusqu'à il y a quelques jours, dans une ignorance à peu près complète, alors que d'autres États ont, au fur et à mesure, publié les chiffres désirables. Je parle de nos sacrifices en hommes, tués, disparus ou gravement blessés. Il serait bien désirable qu'aux chiffres globaux, les Gouvernements ajoutassent des renseignements statistiques plus complets : âges, états civils, professions, gravité approximative des blessures ou des infirmités, etc... Sans ces renseignements, toute appréciation de nos pertes en valeur sociale humaine est impossible à formuler et c'est cependant la plus lourde et irréparable atteinte que nous ayons subie dans nos forces vives et nos ressources de demain.

L'Europe presque entière et les États-Unis ont été privés dans cette guerre de millions d'hommes tués ou immobilisés totalement ou partiellement. Je n'envie pas les nuits de ceux de nos ennemis qui ont sur la conscience — s'ils en possèdent une — d'avoir déchaîné par orgueil la plus épouvantable destruction de vies humaines que l'humanité ait connue (1).

Les ruines immobilières, mobilières et industrielles ont été également effroyables et donneront lieu à des demandes de réparation qui, soumises à un

---

(1) Le chiffre officiel des tués dépasse déjà 6 millions.

examen consciencieux, espérons-le, fourniront des documents précieux sur la valeur des choses détruites ou endommagées. Qu'au moins l'immensité du désastre serve à la statistique qui pourra trouver bien des renseignements utiles dans les enquêtes administratives ou même les sentences des juridictions compétentes.

En attendant d'explorer ces champs si douloureusement convulsés par la guerre, notre Société, pendant l'année qui vient de s'écouler et malgré les angoisses, puis, les espérances et enfin les joies qui ont fait battre nos cœurs, a bien employé ses séances de travail et rempli son bulletin. Nos soirées ont, depuis le mois de mars, perdu l'attrait de notre diner mensuel que le refus du restaurateur de nous recevoir et l'obscurité des rues nous ont forcés de supprimer. Cet attrait, le zèle ingénieux de M. BARRIOL vient nous le rendre en rétablissant nos agapes dans un autre local de nom illustre depuis deux siècles.

Il est remarquable qu'en dépit de la disparition momentanée de nos diners, le charme plus sévère de nos lectures et de nos discussions ait suffi à maintenir à un chiffre tout à fait respectable le nombre des assistants aux séances de la rue Danton. Il faut en attribuer le mérite au zèle non démenti de nos collègues et surtout à l'intérêt des sujets abordés ainsi qu'au talent de ceux qui les ont exposés ou discutés.

Vous vous souvenez des soirées où M. DEVAVRIN nous a parlé de l'immigration aux États-Unis, de 1910 à 1916, où M. BARRAT nous a entretenu du placement des rapatriés. Dans d'autres séances, M. NEYMARCK a fait défiler devant nos yeux avec sa compétence habituelle et son optimisme rassurant *Les Milliards de la guerre*. Les communications de MM. Jules LÉON et CAPOUX ont porté sur le charbon en France pendant les hostilités et sur une meilleure utilisation des combustibles en France et en Angleterre, sujets qui n'ont rien perdu de leur actualité même avec la fin du conflit et sur lesquels nous avons beaucoup appris en écoutant nos savants collègues. Une autre fois, M. YVES-GUYOT nous a éclairés touchant les finances de guerre des États-Unis. C'est une matière sur laquelle il aura à revenir en mesurant l'immensité de l'effort fait en quelques mois par nos amis d'outre-Atlantique pour décider du sort de la guerre et sauver avec nous la civilisation et la liberté. La communication de M. RAZOUS sur les salaires et la production a été pleine de faits et de chiffres intéressants. J'allais dire que celles de M. MEURIOT et du D<sup>r</sup> LEREDDE avaient toutes deux porté sur des fléaux sociaux : il serait excessif cependant d'assimiler le baccalauréat à la tuberculose ou à la syphilis dont a traité savamment le D<sup>r</sup> LEREDDE. M. MEURIOT s'est d'ailleurs contenté d'un travail statistique sans entrer dans l'appréciation au point de vue éducatif et moral de l'examen qui, actuellement, semble vouloir s'étendre à un grand nombre de jeunes filles, après avoir servi de couronnement (si l'on peut ainsi parler) aux études de nos jeunes garçons. Pour en revenir à la communication du D<sup>r</sup> LEREDDE, elle nous a vivement intéressés, malgré l'emploi de quelques chiffres un peu hasardés. Elle nous a fourni une preuve de plus et des dangers que représentent pour la France les fléaux dont il a parlé, et du grand progrès qui s'est fait dans la façon ouverte dont on aborde en public l'étude de la maladie qu'un auteur dramatique ingénieux avait cru devoir masquer d'un nom que notre confrère Paul LEROY-BEAULIEU réservait aux finances de certains pays.

Ce n'est pas à ces finances-là qu'avait trait la dernière communication que vous avez entendue, celle de M. NEYMARCK sur les chemineaux de l'épargne ; car il s'y agissait de l'épargne française et de ses placements en valeurs mobilières, surtout rentes sur l'État et valeurs de chemins de fer. Ces rentes et ces valeurs, M. NEYMARCK nous les montre réparties entre un nombre immense de mains, liant la fortune d'une masse de citoyens à la fortune de l'État et pesant, quoique légères dans la bourse de chacun, en faveur du maintien de l'ordre social, comme la petite propriété rurale est chez nous, elle aussi, un gage de paix civique, après avoir été un mobile puissant de défense, pendant la guerre,

du territoire national. Les chiffres valent ici les arguments les plus éloquentes pour nous prouver la solidité de notre démocratie, son ancienne ardeur au travail, sa vieille pratique de l'économie. Qualités que méprisent certains déclamateurs agitateurs de grands mots et de promesses enflammées, mais que rien ne remplace pour faire la véritable force d'un pays. Et par là les statisticiens en répandant les résultats de leurs études peuvent être de précieux éducateurs.

C'est parmi eux que se range tout naturellement celui que vos suffrages ont désigné pour présider vos travaux pendant l'année qui s'ouvre. M. MEURIOT est un statisticien zélé, compétent, ardent pour la science, clair dans l'exposition, que nous avons toujours entendu avec intérêt dans ses nombreuses et instructives communications, et qui donnera un lustre nouveau à notre Société. J'espère que le fauteuil ne l'empêchera pas de participer personnellement à nos séances et à nos discussions. La présidence n'est pas une retraite obligatoire. En l'appelant au bureau, je le remercie d'avance de l'activité qu'il saura, d'accord, avec notre excellent secrétaire général, imprimer à nos travaux.

Je ne veux pas lui céder le fauteuil sans dire un dernier adieu à ceux de nos collègues que nous avons perdus cette année et qui n'ont pas eu la suprême joie d'assister à la prodigieuse conclusion de la crise mondiale. MM. DOLLFUS, René STOURM, Charles BLOCH, SIDENBLADH, GOUGE, PEROZZO. Un de nos deuils les plus sensibles a été la perte de M. FLÉCHEY, notre ancien secrétaire général, dont nous avons fêté l'an passé le cinquantième anniversaire de sociétariat et qui aurait mérité de voir luire le jour de la victoire qu'il annonçait en termes ardents et confiants. M. BARRIOL a fait de lui un éloge qui nous a tous touchés et il lui a consacré une notice nécrologique dans notre dernier bulletin.

Notre Société a réparé ses vides par de nouvelles recrues, de sorte que le total de nos membres titulaires a un peu augmenté du 1<sup>er</sup> janvier 1918 au 1<sup>er</sup> janvier 1919. Si les membres à vie ont passé de 97 à 95, les titulaires non rachetés sont montés de 256 à 265. Voilà une petite statistique qui est rassurante pour notre avenir, puisqu'elle prouve et le zèle soutenu de notre secrétaire général à nous recruter de nouveaux sociétaires et l'intérêt croissant qu'excitent nos études. Cet intérêt ne s'est pas ralenti pendant la guerre puisque depuis janvier 1914 le nombre total des titulaires a passé de 338 à 360. Comme il s'agit de vivants, je m'abstiens de comparer les noms nouveaux à ceux que la mort a effacés de nos listes, mais je suis sûr que vous pensez comme moi, que si la Société a gagné en quantité, elle n'a pas perdu en qualité et que la Société de Statistique de 1919 est et sera digne de ses aînées. (*Applaudissements.*)

#### ALLOCUTION DE M. PAUL MEURIOT, PRÉSIDENT POUR 1919

MES CHERS COLLÈGUES,

« On vient trop tard depuis qu'il y a des hommes et qui pensent. »

Permettez-moi de m'autoriser aujourd'hui de ce mot de La Bruyère pour vous dire tout simplement : « Merci », car pour donner à ma gratitude une expression originale, je viens décidément trop tard depuis qu'il y a des présidents — et qui remercient. Et que puis-je bien vous dire que vous n'avez déjà entendu ? Avant moi et mieux que moi, mes prédécesseurs vous ont exprimé l'honneur qu'ils éprouvaient de votre choix et beaucoup aussi leur confusion de s'asseoir ici après tant d'hommes de haute valeur qui, à différentes reprises, ont occupé notre fauteuil présidentiel. Et, comment ne sentirais-je pas cette confusion aujourd'hui que m'échoit l'honneur redouté de succéder immédiatement à M. Eugène D'ERICHTHAL, membre de l'Institut, directeur de l'École libre des Sciences politiques, au sociologue érudit autant que philosophe, à l'écrivain délicat qui continue, parmi les économistes et les statisticiens, la tradition littéraire des Léon Say et des de Foville.

Avant moi aussi, et à pareil jour, vos présidents vous ont dit qu'ils comp-

taient sur votre sympathique concours; je suis trop habitué à votre bienveillance pour croire qu'elle me manquera à l'instant où j'en ai le plus besoin. Aussi bien est-ce vraiment une tâche que de présider à vos travaux, avec le concours précieux que prêtent au président ces deux gardiens impeccables de nos traditions, notre secrétaire général M. Alfred BARRIOL et notre trésorier-archiviste, M. Paul MATRAT! Une amitié déjà longue et plus d'une fois éprouvée m'interdit de louer, comme il faudrait, dans Alfred BARRIOL, le dévouement inlassable, le zèle empressé et discret qui ont fait de lui comme l'âme de notre Société. Il a si bien pris pour lui presque tout le travail du bureau, surtout la préparation de nos séances, qu'il a réalisé pour vos présidents le rêve du magistrat romain — *otium cum dignitate* — et cela est toujours chose agréable, fût-on l'homme le plus étranger du monde aux honneurs curulaires. De notre trésorier, M. MATRAT, je n'ai pas à vous redire le soin méticuleux qu'il apporte dans la gestion de nos affaires; à quoi bon vous montrer longuement ce que nous devons à sa diligente activité? Ce sera l'œuvre de votre président de 1937. A cette date, notre Société fêtera l'entrée de M. MATRAT dans sa centième année; même notre vénérable trésorier (il ne m'en voudra pas de mon indiscretion) m'a promis de faire mieux et vous savez qu'il n'a jamais manqué à sa parole.

Je n'aurais donc rien à vous dire, mes chers Collègues, que ce que vous ont dit mes devanciers, mais je sens — et vous sentez avec moi — que je vous dois quelque chose de plus; et cela est précisément la raison de l'honneur que vous me conférez aujourd'hui. Il y a, en effet, quarante-deux ans que notre Société appelait à la présidence M. Émile LEVASSEUR. Je ne suis que l'élève modeste de ce grand et bon maître; il a été l'initiateur de mes travaux, mon guide et mon conseiller pendant vingt années et il n'y a pas loin d'un quart de siècle qu'il me fit l'honneur de m'introduire au milieu de vous. La reconnaissance et l'affectueux respect que j'ai gardés pour sa mémoire me font un devoir exprès — et votre élection m'y invite — à vous parler de lui; ce sera la meilleure manière de vous remercier, surtout celle que vous attendez de moi et que j'ai conscience de vous devoir. Non que j'aie l'intention de vous retracer la vie de LEVASSEUR, ni même toute son œuvre statistique — *Non mihi si linguæ centum sint, ora-que centum*. Mon intention est de vous montrer de façon plus simple et ici plus intime ce que LEVASSEUR a été dans la Société de Statistique, ce qu'il a été pour elle, au dehors et enfin ce qu'il a été pour nous statisticiens, en particulier.

## I

Bien que certains documents classent LEVASSEUR parmi nos fondateurs, nous devons reconnaître qu'il n'appartient pas tout à fait à la période « héroïque » de notre Société. Il ne fit pas partie de cette phalange d'économistes et de statisticiens (je dirais plus justement économistes, car alors, on n'osait pas s'avouer statisticien) qui, recrutés par Villermé, Legoyt, Michel Chevallier, se réunirent à l'Hôtel de Ville le 5 juin 1860 et y fondèrent la Société de Statistique de Paris. C'est aussi par une légère erreur que nos annuaires ont fait figurer LEVASSEUR parmi la promotion de 1863. En réalité, son élection est du 2 décembre 1862. LEVASSEUR était alors professeur d'histoire au lycée Napoléon (aujourd'hui Henri IV) que venait de quitter Victor DURUY et où, à côté de lui, professait encore l'ami de toute sa vie Octave GREARD. Alors, les nouveaux membres étaient présentés par le seul président qui mettait aux voix leur candidature; il n'y avait donc pas de patronage, mais il est permis de penser que LEVASSEUR vint à notre Société sous les auspices du savant économiste WOLOWSKI, un de nos vice-présidents en 1862, qui nous présida lui-même en 1874 et dans la famille duquel LEVASSEUR était entré par son mariage.

LEVASSEUR était, du reste, marqué pour être des nôtres, si nous en croyons ce qu'il a dit lui-même de la façon dont il était venu à la statistique : « Lors que

je sortais de l'École normale, il y a plus de quarante ans, écrivait-il en 1891, l'étude de l'histoire m'a conduit à celle de l'économie politique, et l'économie politique, que je considère comme une science d'observation m'a conduit à la statistique et à la géographie et j'ai voulu introduire dans cette dernière science quelque chose de l'esprit et des résultats de la première. C'est le lien qui unit les divers travaux auxquels j'ai consacré ma vie. » Il était impossible à notre maître d'affirmer de manière plus claire sa vocation — une vocation réfléchie et mûrie — de statisticien, ni de proclamer plus nettement que la statistique était la base et la substance de ses travaux. Il n'était donc pas de ceux qui allaient faire de la statistique sans s'avouer statisticiens et il le prouva en écrivant, dès 1870, son *Vade mecum* du statisticien. Et comment en aurait-il pu être autrement ? Du statisticien, LEVASSEUR possédait le goût de la précision, le souci scrupuleux de l'exactitude, la prudence dans les conclusions, pardessus tout, une probité scientifique inaltérable. Il s'était déjà montré statisticien avant la lettre dans ses thèses de doctorat (1) qu'à peine âgé de vingt-six ans il avait présentées à la Sorbonne. Mais qu'auraient pu donner ces qualités sans cette large culture générale puisée aux plus pures sources classiques, sans laquelle l'érudition risque souvent d'être un leurre, quand elle n'est pas un danger !

De 1862, date de sa promotion, à 1911, date de sa mort (2), LEVASSEUR nous a appartenu ; il s'en est donc fallu de fort peu que nous eussions la joie de fêter ses noces d'or avec notre Société. Dans cet espace de près d'un demi-siècle, LEVASSEUR a toujours été des plus assidus à nos séances et cela malgré des occupations qui croissaient avec les années et avec les honneurs : conférences, cours, commissions, présidences, congrès de tous noms et de tous pays qui se disputaient ses instants. Vous l'avez presque tous vu ici même, mes chers Collègues, aussi prodigue de ses communications qu'attentif à celles de ses confrères, prenant toujours une part active, parfois vive dans les discussions, soutenant avec chaleur ses idées, toujours prêt à reconnaître la vérité chez les autres avec la même sincérité qu'il la recherchait lui-même. Une discussion l'intéressait-elle de plus près, ou un détail, un chiffre lui semblait-il risqué ? il dressait aussitôt sa petite taille, levait droite la tête et tendait l'oreille au-devant de la parole de l'orateur, ramenant dans la bonne voie un disciple qui s'égarait, avec une modestie charmante, apanage et comme pudeur de ce merveilleux esprit.

Quelle collaboration LEVASSEUR a apportée à notre Société, il ne m'est pas possible de l'exposer entièrement. Les études qu'il nous fit l'honneur de présenter ici ont été marquées de ce côté original qu'il signalait lui-même dans les paroles que j'ai citées tout à l'heure. La statistique a été le lien qui unissait les travaux de nature fort diverse que nous lui devons et dont la variété même prouve l'étendue et la fécondité de son esprit.

Grâce à LEVASSEUR, la statistique, c'est-à-dire l'étude détaillée de la force productrice des États, pénétra enfin la géographie. C'est dans cet esprit que, sous les auspices de DURUY, il avait rédigé les programmes de l'enseignement spécial créé en 1865 après les avoir expérimentés à l'école Turgot, alors dirigée par un pédagogue éminent, MARGUERIN. Comme DURUY, LEVASSEUR ne dédaigne point de composer des « petits livres » qui vulgarisaient dans les classes primaires ou secondaires les données statistiques. Ils n'étaient que le très succinct résumé d'études qu'il présentait à notre Société sous forme de communications et de notes et celles-ci furent la base du plus important travail géographique de LEVASSEUR : *La France et ses Colonies*, paru en 1895 (3 vol.). Cet ouvrage si riche de détails statistiques sur la géographie économique et administra-

---

(1) *Recherches statistiques sur le système de Law. — De pecuniis publicis quomodo apud Romanos... ordinarentur.*

(2) Émile LEVASSEUR était né à Paris le 8 décembre 1828 ; il y est mort le 10 juillet 1911.

tive n'eut pas, il est vrai, le succès qu'il méritait; ce ne fut pas sans causer à LEVASSEUR quelque peine dont il nous fit un jour le très discret aveu. A cette date, un maître illustre rénouvait l'enseignement de la géographie autant par l'originalité et la profondeur de son œuvre que par la formation d'élèves dont beaucoup sont aujourd'hui devenus des maîtres. La géographie alors orientée vers l'étude plus exclusive du sol, faisait quelque tort à la statistique, mais celle-ci a maintenant repris ses droits — que la nouvelle école ne contesta jamais d'ailleurs et la postérité, qui fait la part de chaque homme et de chaque chose, saura mettre également au nombre de bons ouvriers de l'œuvre géographique Émile LEVASSEUR et VIDAL DE LA BIACHE.

En matière sociale, c'est aussi chez nous que LEVASSEUR jeta les fondements de son travail considérable sur l'enseignement primaire en France, prélude de la vaste enquête qu'il entreprit au dehors et dont j'aurai tout à l'heure à vous dire un mot. Il le commença dès 1875 ici même et le poursuivit par des études périodiques pendant toute sa vie, suivant l'enseignement primaire dans toutes ses transformations, et réalisant le plus vaste travail de statistique pédagogique qui ait été effectué en France (1).

Hors de France, l'Amérique fut, à notre Société, l'objet de fréquentes études de la part de LEVASSEUR, soit qu'il étudiait les phénomènes démographiques au moyen des différents census, soit qu'il nous communiquât les observations à lui suggérées par les deux voyages qu'il entreprit aux États-Unis en 1876 et en 1893. Ces relations ont formé la substance des solides études que vous connaissez sur *l'Agriculture aux États-Unis* et sur *l'Ouvrier américain*.

Dans le domaine de l'économie politique, nous aurions été trop gâtés si LEVASSEUR nous eût donné tous ses travaux; qu'aurait dit la Société d'Économie politique dont il était un des présidents! Sans lui faire tort cependant, LEVASSEUR nous réserva plusieurs études plus spécialement économiques, mais présentées ici au point de vue statistique; telles furent ses communications sur les salaires; le commerce mondial, le prix des denrées, etc. Ces travaux ont été les assises de l'œuvre magistrale de LEVASSEUR : *Les Classes ouvrières en France*, édition nouvelle d'un travail publié quarante ans auparavant, mais singulièrement agrandi et cela, grâce aux données statistiques.

Comme LEVASSEUR mettait la statistique au service de la démographie, c'était lui qui prenait la charge de nous présenter périodiquement les résultats de nos recensements. C'était toujours pour lui un sujet de comparaisons intéressantes et que vous attendiez avec le même intérêt que vous attendez chaque année dans un autre ordre d'études, les travaux de notre savant confrère M. Alfred NEYMARCK. C'est également à une comparaison du passé et du présent que se rattache la dernière œuvre démographique de LEVASSEUR : *Les Pertes des guerres depuis deux siècles*. Ici, le maître voyait avec effroi s'accumuler avec les guerres modernes, le chiffre lamentable des morts. Quelle serait son horreur aujourd'hui s'il lui fallait dénombrer non des milliers de morts, mais plutôt des milliers d'ossuaires qui jalonnent nos frontières désolées! Faut-il le plaindre de n'avoir pas vu ce que nous avons dû voir : la vieille barbarie germanique issue non plus de la séculaire forêt, mais de la moderne usine pour se ruer encore à l'assaut du monde latin — un décor de culture romaine et chrétienne tombant tout d'un coup comme un voile et laissant apparaître le « vieux dieu Thor » prêt à « marteler » les cathédrales vénérées — la lente élaboration du droit international humiliée, défiée, anéantie par les atrocités sans nom d'une guerre que nous crûmes sans fin — et parmi les pires choses, celle-ci, la pire : tout ce que sait l'homme asservi à tout ce qu'il peut d'in-humain. Avouons-le, n'était la victoire, cette fois réelle, nous serions presque

---

(1) Le dernier travail de LEVASSEUR a pour objet *La Statistique de l'Enseignement dans la République Argentine*. Il a paru en mai 1911 dans le *Journal de la Société de Statistique de Paris*.



tentés de répéter sur la mort de notre maître la parole virilement attristée de Tacite sur celle d'Agrioola : *Felix etiam opportunitate mortis.*

La Société de Statistique a donc été associée à toute l'œuvre scientifique de LEVASSEUR; et c'est enfin parmi nous qu'il a jeté les bases du travail de longue haleine qui devait résumer et couronner toute son œuvre démographique : *La Population française*, ouvrage qui n'a d'égal nulle part et dont on peut dire, comme de *L'Esprit des lois*, qu'il est, lui aussi, *proles sine matre creata.*

Entre temps, LEVASSEUR avait prêté à notre Société l'autorité de son nom pour la faire mieux connaître — on le croyait du moins. En 1883, quelques-uns de nos confrères avaient pris à la lettre l'article 1 de nos statuts et avaient décidé de faire des conférences à l'effet de « populariser » la statistique. LEVASSEUR, le « bon Génie de la statistique », était à la tête de l'entreprise, à laquelle collaboraient CHEYSSON, qui nous présidait alors, LAFABRÈGUE, TOUSSAINT LOUA, ÉMILE YVERNÈS, LUNIER, DE FOVILLE, avec lesquels je suis heureux de pouvoir saluer notre aimable et toujours bien vivant confrère, le D<sup>r</sup> CHERVIN. LEVASSEUR fit naturellement la première de ces conférences, le mercredi soir 24 janvier, à la salle Gerson aujourd'hui disparue, mais dont le nom seul rappelle aux hommes de notre génération les anxiétés de tant d'examens et concours depuis le baccalauréat jusqu'à l'agrégation! Les conférences continuèrent tout l'hiver; inutile de dire pourquoi elles n'eurent pas de lendemain. En ce temps-là, la statistique était peu populaire, ce qui ne veut pas dire qu'elle le soit beaucoup aujourd'hui. On en eut bientôt la preuve quand, toujours sur le rapport de LEVASSEUR, la Société établit un prix annuel de statistique. Le concours eut-il lieu? Nous n'en pouvons rien dire. En tout cas, malgré toutes les recherches pratiquées par nous dans nos archives, nous n'avons pu trouver le nom du lauréat. Évidemment, c'était un modeste!

Les grands services rendus par LEVASSEUR à notre Société devaient le conduire à la présidence, que, par une exception unique, il occupa deux fois. Sa première présidence est de 1877; il succédait à un savant qui, comme lui, était aussi économiste et historien, LÉONCE DE LAVERGNE, et du bureau d'alors nous possédions il y a quelques mois un survivant, le secrétaire adjoint. Avec quel plaisir je lui aurais exprimé notre joie de le voir encore parmi nous, vous le croirez sans peine lorsque vous saurez qu'il s'appelait Edmond FLÉCHEY. Maintenant je ne puis plus que m'incliner avec respect sur une tombe récemment ouverte et saluer dans la mémoire de notre ancien secrétaire général non seulement un demi-siècle passé laborieusement au milieu de nous, mais une de ces belles carrières de fonctionnaire français, honneur et comme substance de nos administrations publiques, vivante et discrète revanche du trop aisément décrié M. Lebureau. Alors, les séances de notre Société ne se tenaient plus à l'Hôtel de Ville qui nous avait abrités plus de deux ans. Après avoir été rue Richelieu (au numéro 92), notre Société s'était transportée à l'Hôtel des Sociétés savantes, rue des Petits-Champs, 64; nous étions donc toujours sur la rive droite, où nous retournerons vraisemblablement un jour si nous devons tenir nos séances dans la future résidence de la Chambre de Commerce, près de la Bourse. Mais notre bibliothèque avait déjà été installée de ce côté-ci de l'eau : elle avait reçu l'hospitalité de la « Faculté libre des Sciences politiques et économiques » que venait de fonder M. Émile BOUTMY. Entre la future École des Sciences politiques et notre Société de Statistique, la statistique établissait ainsi dès l'origine, un lien qui, Dieu merci! n'a jamais été brisé. Et ce n'est pas un médiocre honneur pour elle d'avoir été, en la personne de LEVASSEUR, associée à l'œuvre de ce puissant esprit qu'était BOUTMY dont on peut dire sans exagération qu'il fut mieux qu'un écrivain suggestif, mieux qu'un historien informé : un penseur d'histoire.

Que la présidence de notre maître eût été féconde, vous trouverez cela tout naturel; nous en avons le témoignage dans les propres paroles du successeur de LEVASSEUR. C'était l'actif D<sup>r</sup> LUNIER qui fut, avec BERTILLON père, le prin-

cipal rédacteur des statuts qui nous régissent encore et dont notre président d'il y a deux ans, M. Raphaël-Georges LÉVY, vous vantait justement la sagesse. « La Société de Statistique, disait en 1878 le président LUNIER, vote des remerciements à M. Émile LEVASSEUR pour l'impulsion qu'il a donnée à ses travaux. » Parmi ces travaux, se trouvait principalement la préparation à l'Exposition de 1878, continuée par une commission où, à côté de Clément JUGLAR et de LAFABRÈGUE, nous sommes encore heureux de signaler, au milieu de nous, notre ancien président, le D<sup>r</sup> CHERVIN.

En 1900, malgré nos statuts qui interdisent la rééligibilité des présidents, LEVASSEUR reçut une deuxième présidence. Pourquoi cette infraction à la loi commune ? Le président de 1899, M. le professeur Fernand FAURE, va vous en donner la raison. « Nous avons tous pensé, disait notre savant collègue, que nul ne pouvait mieux que M. LEVASSEUR, grâce à l'autorité que lui donnent ses nombreux travaux de statistique et la notoriété dont il jouit près des statisticiens du monde entier, représenter notre Société, soit dans sa participation à l'Exposition universelle, soit dans les réceptions qu'elle se proposait d'organiser. »

Je n'ai pas besoin de vous dire — beaucoup d'entre vous l'ont vu à l'œuvre — comment LEVASSEUR s'acquitta de ses fonctions ; ni son âge déjà avancé, ni ses multiples travaux que l'Exposition multipliait encore, ne l'empêchèrent de nous donner une grande, utile et aimable partie de son temps. Il est donc juste de lui attribuer, pour une bonne part, l'honneur de la haute récompense que notre Société se vit attribuer à l'Exposition de 1900.

## II

Par les services qu'il nous rendait, par l'honneur que nous valait son nom, LEVASSEUR était désigné avant tout autre pour personnifier notre Société et la représenter au dehors. Qu'il fût à la Société d'Économie politique, à la société aujourd'hui Académie d'Agriculture, au Conseil supérieur de Statistique, même à l'Institut, en un mot, partout LEVASSEUR s'il ne nous représentait pas officiellement, était bien le plus éminent représentant de la statistique et par conséquent l'âme reconnue comme telle de notre Société. Mais parmi toutes ces compagnies, il en est une où LEVASSEUR a été particulièrement nôtre, c'est l'Institut international de Statistique ; vous trouverez bon, je pense, que j'insiste ici sur le rôle qu'il y a joué.

Vous savez qu'avant la fondation de l'Institut, des congrès réunissaient de temps à autre les statisticiens de nombreux États. La série avait commencé à Londres en 1851 avec la première Exposition universelle et s'était continuée à Paris (1853) puis à Vienne, Londres de nouveau, Berlin, Florence, La Haye, Saint-Petersbourg. A ce dernier congrès, tenu en 1872, LEVASSEUR avait été délégué du ministère de l'Agriculture et du Commerce, et en janvier 1873 rendant compte de sa mission à notre Société, il lui faisait part de l'attention avec laquelle le Congrès avait accueilli les publications de nos confrères qu'il avait présentées et parmi lesquelles je n'ai pu rencontrer sans une tristesse renouvelée les *Notions de Statistique* de notre cher et si regretté FLÉCHEY. Un nouveau congrès qui eut lieu à Budapest fut pour LEVASSEUR l'occasion d'une communication qu'il fit à notre Société en inaugurant sa présidence en janvier 1877.

Dans ces conditions, LEVASSEUR était tout indiqué pour prendre une part capitale à la fondation de l'Institut international de Statistique, fondation qui se rattache étroitement à une des dates marquantes de notre propre Société. En effet, en juin 1885 (15-18 juin), notre Société célébrait ses noces d'argent sous la présidence inoubliable de Léon SAY ; c'est à cette date qu'à Paris même furent engagés les premiers pourparlers en vue de l'établissement de l'Institut international de Statistique. Ils se continuèrent quelques jours après

à Londres où notre sœur aînée, la *Royal Statistical Society* fêtait ses noces d'or et c'est à Londres que fut décidée la fondation de l'Institut. LEVASSEUR fit partie du comité chargé d'élaborer les statuts avec LOUA, DE FOVILLE, avec l'actuel président BODIO, avec notre excellent confrère de Norvège KIAER, un sincère ami de notre pays et dont nous avons toujours goûté la charmante bonhomie. L'an d'après (1886), LEVASSEUR prit encore part, à Cologne, aux travaux préparatoires de la première session, qui eut lieu à Rome en avril 1887. Dorénavant, l'Institut était fondé et allait tenir régulièrement ses sessions tous les deux ans. La dernière eut lieu à Vienne en 1913, la prochaine devait nous réunir — et nous réunira à Bruxelles. Car l'invitation de nos confrères belges tient toujours, elle aussi ! C'est à Bruxelles et nulle part ailleurs que peut revivre notre Institut dont nous n'excluons personne que ceux qui s'en sont exclus eux-mêmes par la faute la plus grave que des savants puissent commettre — la faute irrémissible : l'affirmation consciente et concertée de la contre-vérité.

Avec l'établissement de l'Institut international, c'en était fini des congrès de statistique. Nul n'en fut, croyons-nous, plus heureux que LEVASSEUR, car lui qui avait assisté à tant de congrès — peut-être bien parce qu'il y avait tant assisté — ne me parut pas avoir un très vif enthousiasme pour ces sortes de réunions. Un jour — qu'on me permette ce souvenir — que nous parlions à notre maître de l'Institut international, il nous arriva de prononcer le mot de congrès pour désigner une de ses assises biennales. LEVASSEUR nous reprit aussitôt. « L'Institut, nous dit-il, ne tient pas de congrès, mais il a des sessions, ce n'est pas la même chose, ajouta-t-il avec son fin sourire. » Avons-nous besoin de dire que nous fîmes de notre mieux pour ne pas oublier la leçon et que, quand nous avions l'occasion de parler de notre Institut, nous avions grand soin de ne pas nous tromper d'expression pour désigner ces réunions.

De 1887, date de sa première réunion à la mort de LEVASSEUR, l'Institut international de Statistique a tenu douze sessions. LEVASSEUR a assisté à toutes, sauf une, que l'Institut siègeât dans une des capitales de l'Europe ou à Chicago où le maître se rendit en 1893. Deux sessions lui ont dû, en particulier, leur organisation, celles de Paris en 1889 et en 1909. Pour l'une et l'autre, il trouva parmi nous des collaborateurs qu'il convient de rappeler : lors de la première, le président de 1889, un grand nom de la science économique, M. Paul LEROY-BEAULIEU, et surtout, notre savant et très bon confrère, M. le ministre YVES-GUYOT; en 1909, M. le premier président Georges PAYELLE, qui nous présidait alors et dans ces circonstances, nous représenta avec autant de distinction que d'aménité. LEVASSEUR ne fut absent qu'à une seule session, celle de Copenhague, en 1907. A la dépêche qui lui exprimait les regrets de l'Institut, il répondit en faisant des vœux « pour le bon travail et la cordiale entente de ses confrères ».

Le bon travail ! LEVASSEUR pouvait le recommander à tous, car il en donnait l'exemple, en traitant, dans les travaux des sessions ou dans les bulletins de l'Institut, les sujets les plus divers, dont deux doivent principalement retenir notre attention : la population dans les États du globe et l'instruction primaire dans les divers pays civilisés. Le premier de ces travaux, effectué à plusieurs reprises après les différents recensements, est un exposé complet de la superficie, de la population, de sa densité, et cela non seulement par État, mais pour chacune des divisions administratives des États, renseignement fort utile et qu'on chercherait vainement ailleurs. Vous reconnaissez là le souci qu'eut toujours LEVASSEUR de la géographie politique et dont il avait témoigné si amplement dans sa géographie de la France. L'autre sujet, inspiré encore par une étude antérieure faite sur notre pays, étendait la statistique de l'enseignement primaire à tout le monde civilisé, étude d'une difficulté insoupçonnée, non seulement par les recherches des documents mais par leur interprétation critique, vu le concept différent de l'enseignement primaire suivant les divers États. Et ce travail n'est pas seulement un exposé de l'état de l'enseignement

primaire, mais une étude historique des origines, du développement, du budget de cet enseignement dans les États intéressés, travail unique indispensable aux futurs historiens de la pédagogie et de la science sociale.

Nous avons dit que LEVASSEUR n'avait pu assister à la session de Copenhague en 1907. Il était alors atteint de la maladie qui l'emporterait quatre ans plus tard et durant laquelle il fut soigné avec un dévouement admirable par son fils Louis qui ne devait lui survivre que quelques mois. Nous craignîmes alors de le perdre et nous avions peine de penser qu'une destinée jalouse lui ravit le bonheur (car ce devait être pour lui une joie suprême) de voir le cinquantenaire de notre Société et la douzième session de l'Institut international de Statistique qui se tint à Paris en 1909.

Quel rôle joua LEVASSEUR dans cette session, vous l'avez tous présent à l'esprit. Jamais il ne semble mieux portant ni plus alerte; nos noces d'or l'avaient rajeuni. Il prit la parole à la séance solennelle d'ouverture (1) le 4 juillet, et là, comme en 1891, il tint à rendre hommage à la statistique en des termes que vous me reprocheriez de ne pas citer : « La statistique, disait-il, est, par nature, une personne modeste et qui n'a pas la prétention d'être la science maîtresse. Elle se présente, au contraire, comme la servante des sciences dont elle prépare le ménage. Toutefois, c'est une servante comme celles de Molière qui sait le fond des choses et qui a son franc parler, une bonne et honnête servante. » N'est-ce pas là une définition exacte avec un éloge discret de nos méthodes et de nos travaux? Et comme pour mettre en pratique ses paroles, le maître donna à tous, alors, l'exemple du labeur, et cela dès les premières heures de la session. Comme au sortir de la séance d'ouverture nous nous témoignions réciproquement le plaisir de nous retrouver, que des groupes se formaient et que s'engageaient des conversations parfois assez bruyantes, on entendit tout à coup un « Au travail, Messieurs! » qui imposa silence à tous. C'était la voix du maître qui ramenait l'ordre parmi ses élèves et leur montrait le chemin de la classe, et, bien dociles, nous gagnâmes aussitôt nos sections respectives.

LEVASSEUR fut présent dans toutes les sections, qu'il s'agit de faire une communication ou de participer à une discussion ou de présider les réunions officielles. Et, lorsque notre Société tint sa séance mensuelle devant nos collègues étrangers présents, ce fut encore LEVASSEUR qui, avec notre éminent ami M. Alfred NEYMARCK, se chargea d'en remplir le programme avec sa communication sur les prix que je rappelais tout à l'heure. En un mot, il fut vraiment infatigable. Mais où il fut le plus lui-même et le plus entièrement, ce fut au diner d'adieu, dans ce discours plein de charme et surtout d'émotion que ceux qui l'ont entendu ne peuvent avoir oublié. Il y rappelait l'œuvre de l'Institut international de Statistique et donnait à tous l'encouragement suprême à l'effort et au travail. « C'était, a dit M. BODIO, comme les dernières paroles d'un père qui exhorte ses enfants et prend congé d'eux en se dérobant à leur tendresse. »

Que de choses, mes chers Collègues, depuis ces mémorables assises, et quelles choses! A ceux d'entre nous (et peut-être LEVASSEUR était-il du nombre) qui, déjà inquiets de tristes présages eussent interrogé l'avenir, n'eût-il pas semblé comme entendre ce cri de l'antique Sibylle, prémoniteur du plus triste des deuils :

O nate, ingentem luctum ne quære tuorum.

Et il ne s'agit plus ici d'un seul héros que ses destinées ravissent à la terre après le lui avoir un instant « montré », mais de légions infinies de jeunes hommes qui, au seuil de l'avenir, pour tous séduisant à leur jeunesse, pour

---

(1) Cette séance était présidée par M. VIVIANI, ministre du Travail et de la Prévoyance sociale.

quelques-uns glorieux, sont allés délibérément à la mort pour le salut de leur patrie bien-aimée!

LEVASSEUR devait survivre deux années à cette session de 1909, et il mourut le 10 juillet 1911, presque à la veille de celle de La Haye. Cette réunion suivant de si près un tel deuil en fut comme assombrie. Ceux d'entre vous qui y ont assisté, en ont rapporté l'impression de tristesse que la mort de LEVASSEUR avait faite sur tous. Ils ont entendu la notice touchante de M. DE FOVILLE — une de ses dernières, hélas! — et les paroles si éloquentes de M. BONIO saluant en LEVASSEUR l'âme même de l'Institut.

Après ces manifestations universelles de regrets, on peut s'étonner que LEVASSEUR, vice-président de l'Institut international de Statistique depuis sa fondation, n'ait pas été appelé à la présidence. Et, assurément, il y eût été porté par le suffrage unanime de ses collègues. Cependant, à deux reprises, en 1897, à la mort de SIR WILLIAM RAWSON, et en 1909, après celle de INAMA STERNEGG, il refusa résolument la présidence. Pourquoi cette attitude? LEVASSEUR avait trop de discrétion pour en dire la raison, mais c'est précisément pour nous un devoir en ce moment plus que jamais de la faire connaître. La France et l'Allemagne comptaient alors le même nombre de représentants à l'Institut international de Statistique. Si notre maître eût accepté la présidence, elle eût été forcément après lui dévolue à un Allemand et c'était l'éventualité que LEVASSEUR redoutait par-dessus tout. Et, certes, les sollicitations ne lui manquèrent point de la part de ceux que nous appelions alors nos confrères d'outre-Rhin : quand un homme a quatre-vingt-un ans, on peut avec certitude (nous ne parlons pas, et pour cause, de la délicatesse), escompter sa mort. En 1909, à la fin de la session, les Germains furent particulièrement pressants. Nous voyons encore LEVASSEUR sur le grand escalier de la Sorbonne, littéralement harcelé par la troupe disciplinée des Teutons. Suivant leur habitude, ils attaquaient en masse compacte et aussi, *more teutonico*, plus obséquieux qu'impétueux. LEVASSEUR repoussait du geste leurs objurgations; enfin, fatigué d'une telle importunité, il y mit fin par un : « Non, jamais, messieurs », que nous entendons encore. Car cela fut dit de cette voix tranchante que savait prendre le maître quand la conscience l'obligeait en effet à trancher. Et, dans cette circonstance, LEVASSEUR donna un bel exemple de désintéressement patriotique comme dans une autre circonstance, que je n'ai pas à rappeler ici, il avait donné un exemple non moins beau de désintéressement scientifique.

Cette attitude à la fois si noble et si discrète de LEVASSEUR que je viens de vous rappeler nous fait aujourd'hui déplorer amèrement son absence au milieu de nous. Quelle joie et quelle consolation n'eût-il pas éprouvées au spectacle que nous voyons, que nous vivons à cette heure! la France répondant à l'agression ennemie par un magnifique sursaut de l'âme nationale, l'âme de tous ses enfants et tous ses siècles — un soldat réputé toujours supérieur à tous et ici supérieur à lui-même — une élite incomparable de chefs dont quelques-uns de génie et d'un génie divers dont la comparaison va demain devenir classique; cependant, malgré les nouveaux Champs catalauniques, malgré l'Yser et la Somme et l'oppidum trois fois sacré de Verdun, l'issue décisive encore incertaine, le monde comme suspendu dans l'attente, parfois dans la crainte angoissée du pire, — alors, le chef d'une grande démocratie décidant ses concitoyens à intervenir, moins par l'autorité de sa magistrature que, comme jadis Périclès, par l'ascendant de sa conscience — les États-Unis payant généreusement à la France de la République la dette contractée vis-à-vis de notre ancienne monarchie — « la plus grande bataille de l'histoire » livrée et gagnée sur un mode qui eût ravi Pascal, c'est-à-dire « géométriquement » conque et « finement » réalisée — la France restaurée dans son intégrité territoriale, symbole de sa mission historique retrouvée, — enfin les peuples pouvant espérer une paix qui leur permette non de réaliser sans doute, mais d'entrevoir l'idéal que magnifiait MIRABEAU : « Le droit, souverain du monde! »

III

Le temps que LEVASSEUR consacrait à des travaux de toute sorte ne l'empêchait pas, vous le savez, d'appartenir à tous ceux — et ils étaient nombreux parmi nous — qui avaient recours à ses obligeants conseils. Y eût-il jamais homme plus occupé et plus dérangé ? Sa nature éminemment bonne le portait à être serviable envers tous et, à la façon dont il recevait, chacun pouvait se croire son élève préféré. Le plus modeste travailleur trouvait chez lui le même accueil que ses confrères de l'Institut. Il eût été intéressant de dénombrer tous ceux qui, à des titres divers, avaient recours à LEVASSEUR ; mais cette statistique est bien la seule à laquelle il n'a jamais songé.

C'était plus particulièrement le matin que le maître recevait dans son petit bureau de la rue Monsieur-le-Prince, où il habita plus de quarante ans et qu'il ne quitta qu'avec regret pour le grand cabinet de travail du Collège de France. Là, hormis quelques chères photographies de famille, on ne voyait que des livres dont LEVASSEUR semblait comme assiégé. Évidemment, un ordre parfait ne régnait pas sur la table de travail, tant les livres, brochures, lettres, cartes, etc... s'y entassaient apportées chaque jour nombreux par le courrier du matin. Tout cela surchargeait le bureau avec les notes, les épreuves à corriger, au désespoir de l'excellent M. Nicout dont nous avons mis plus d'une fois la patience à contribution. Lui aussi, comme le maître, suivant un mot spirituel, ne passait pas un jour « sans épreuves ». Qui de nous ne les a pas vues ces épreuves surchargées de notes et d'additions au grand effroi des éditeurs et que le secrétaire du maître mettait ensuite en ordre. Comme l'académicien TRUBLET

Compilait, compilait, compilait,

M. Nicout, assis à sa petite table, recopiait, recopiait, recopiait..... Cependant, on avait causé avec LEVASSEUR et on avait reçu l'indication d'un ouvrage utile à consulter. Aussitôt mis en appétit par l'espoir du document désiré, on montait à une des petites chambres de l'étage supérieur, ces petites chambres que vous avez bien connues, toutes bondées de livres, avec des cartes, graphiques, diagrammes, etc... Avec quel empressement on consultait ces documents statistiques si rares dans nos bibliothèques publiques et parfois si mal classées ! Avec quel plaisir on trouvait toute la série des annuaires et périodiques si utiles aux études de statistique comparée. Parfois, sur le bord des pages, on pouvait lire une note, un calcul du maître qui facilitaient spontanément la tâche du chercheur et cela était écrit de cette écriture dont vous vous souvenez, un peu pesante, mais bien posée et comme carrée, une de ces écritures qui accompagnent, tranquilles, le mouvement de la pensée et sont l'expression même de la rectitude et de l'équilibre parfait de l'esprit. Avoir vu disperser cette bibliothèque, exceptionnellement riche en ouvrages statistiques, est chose dont les statisticiens ne se consolent pas facilement. Mais il arrivait quelquefois qu'on ne pouvait, dans les petites pièces du haut, consulter tous les ouvrages car la place faisait défaut ; alors, on descendait avec une brassée de livres, et, sans plus de cérémonie, le maître nous installait à sa table de travail. Là, dans cette intimité de l'étude, il arrivait qu'on levât distraitemment la tête et c'était pour recevoir un avis ou un encouragement affectueux. Croyez bien, mes chers collègues, que ne plus voir notre maître ici à sa place habituelle, ne plus jouir de son bon sourire ni de sa parole est pour votre Président l'*amari aliquid* inséparable de toute satisfaction humaine.

Si LEVASSEUR a été plein de bienveillance pour les statisticiens, ceux-ci, à leur tour, l'ont honoré et aimé. Vous n'avez pas perdu le souvenir de cette belle réunion du Collège de France en décembre 1908. Là, élèves, amis, collègues de LEVASSEUR, tous également ses admirateurs, célébraient avec les quatre-vingts ans du maître, la quarantième année de son enseignement dans la vieille et illustre maison de François I<sup>er</sup> et aussi sa quarantième année d'élec-

tion, je veux dire de labeur à l'Institut. A un des nôtres, à M. DE FOVILLE (1), était échu l'honneur de lui offrir la médaille commémorative de ce grand anniversaire et dont la devise, empruntée à Horace, résumait admirablement la vie et le caractère de LEVASSEUR (2). C'est aussi à un de nos classiques que nous irons demander le mot qui exprime le mieux la nature de l'œuvre statistique du maître :

*In tenu labor.*

Et quelle somme de travail n'a-t-il pas dépensée dans l'infini détail de nos études, mais avec le poète des Géorgiques, nous ajouterons pour le maître :

*At tenuis non gloria.*

Grâce à vous, mes chers collègues, j'ai pu, en payant à la mémoire de LEVASSEUR une dette de reconnaissance, remplir un des plus chers désirs de mon cœur. Je l'ai fait de façon bien incomplète à coup sûr, et je vous demande pardon de vous avoir donné une image si imparfaite de l'homme et du savant que vous avez connu et aimé.

Mais, à côté de LEVASSEUR, je ne puis oublier ceux qui ont été ici mes aînés et aussi mes conseillers depuis près de vingt-cinq ans que je suis des vôtres. Parmi eux, j'en vois heureusement beaucoup de vivants et qui me font l'honneur de m'entendre. Je ne les puis nommer ; aussi bien, savent-ils le respectueux attachement que j'ai toujours eu pour eux et dont je les prie d'agréer la nouvelle et très sincère expression. Mais, parmi ceux, toujours trop nombreux qui ne sont plus, comment n'évoquerais-je pas le souvenir d'Adolphe COSTE, la physionomie toute lumineuse d'intelligence et de bonté d'Émile CHEYSSON, la haute et noble figure d'Alfred DE FOVILLE ! La dernière fois que j'eus l'honneur de voir M. DE FOVILLE, c'était quelque temps avant sa mort. Après un entretien que sa bonté avait fait long et plein de bienveillants conseils, je sens encore l'émotion que j'éprouvai, quand, me prenant les mains, il me quitta par ces simples paroles : « et nous, tâchons toujours de bien travailler ». Quand ces mots me reviennent à la mémoire, je pense invinciblement qu'avec l'épigraphe de sa noble vie, notre illustre collègue nous a donné celle qui convient le mieux à notre société.

Oui, mes chers collègues, travailler toujours bien, et permettez-moi d'ajouter, travailler sans bruit et avec fruit, n'est-ce pas là la devise et la pratique de notre chère Société ? Au moment où elle va entrer dans la soixantième année de son existence, elle peut se rendre ce témoignage qu'elle est demeurée fidèle au programme que ses fondateurs lui avaient tracé. Elle n'a point, sans doute, popularisé les recherches statistiques, au sens vulgaire du mot, mais qui pourrait soutenir que ses travaux et ses publications n'aient pas eu en vue l'état, le développement, le mieux-être de la Cité ? Leur ensemble constitue aujourd'hui une collection qui est comme une photographie de la vie du peuple et que l'historien de l'état social ne négligera pas sans péril. Et la victoire, si glorieuse soit-elle et parce que glorieuse nous apporte de nouveaux devoirs vis-à-vis du pays.

Tout récemment, notre ami et ancien Président, Gaston CADOUX, avec l'autorité d'un spécialiste et l'émotion d'un père deux fois éprouvé exposait à l'Académie des Sciences morales et politiques, le rôle dévolu à la Statistique dans l'œuvre immense de la « juste paix ». Quel champ infini ouvert à notre activité ! Nul doute qu'un pareil sujet d'étude ne tente beaucoup d'entre vous, mes chers collègues, et en particulier nos jeunes confrères dont beaucoup reviennent à peine de la bataille et plus d'un avec des témoignages qui ajoutent à l'honneur que nous avons de les compter parmi nous.

---

(1) M. DE FOVILLE était à cette date, président de l'Académie des Sciences morales et politiques.

(2) *Justum et tenacem propositi virum.*

Jeunes ou nouveaux venus dans notre Société, ils sont chez nous comme un « homme perpétuel », un homme qui ne vieillirait point et dont l'âge est incessamment rajeuni par les générations nouvelles qui arrivent à la vie. Dépositaires d'un jour, nous aussi — et pour la plus modeste part — du *vitali lampada*, nous le leur remettrons plus tard avec confiance et non sans fierté. Après nous, ils auront à cœur de maintenir, dans leur esprit, ces traditions de notre Société; la liberté dans les recherches scientifiques, l'affectueuse courtoisie dans les rapports et la discussion, le goût du travail sérieux et probe, par-dessus tout le culte exclusif et désintéressé du vrai.

C'est dans cet espoir, mes chers collègues, que je prends possession de la présidence à laquelle vous avez bien voulu m'appeler et que je déclare ouverte la session de la Société de Statistique de Paris pour l'année 1919.

#### ADOPTION DU PROCÈS-VERBAL DE LA SEANCE DU 20 NOVEMBRE 1918

M. le Président met aux voix l'adoption du procès-verbal de la séance du 20 novembre 1918, inséré dans le journal de décembre.

Ce procès-verbal est adopté sans observations.

M. le Président fait connaître que la Maison Berger-Levrault n'a pu, cette fois encore, faire paraître à temps le journal de janvier dans lequel est inséré le procès-verbal de la séance du 18 décembre 1918. L'adoption de ce procès-verbal ne pourra donc avoir lieu qu'à la prochaine séance.

#### NOMINATION ET PRÉSENTATION DE MEMBRES TITULAIRES

M. le Président met aux voix les candidatures de MM. BOUILLOUX-LAFONT et FERRETTE, présentées à la dernière séance. Ces candidatures sont acceptées à l'unanimité, et MM. BOUILLOUX-LAFONT et FERRETTE sont nommés membres titulaires.

M. le Président annonce ensuite qu'il a reçu les demandes d'admission suivantes, au titre de membres titulaires :

M. Henri MUTEAU, docteur en droit, conseiller général de la Côte-d'Or, sous directeur honoraire au ministère de la Guerre, 3, rue Lincoln (VIII<sup>e</sup>), présenté par MM. BARRIOL, Fernand FAURE et MALZAC.

M. BOURGUIN, professeur au lycée Louis-le-Grand, 2, rue Pierre-Curie (XV<sup>e</sup>), présenté par MM. MEURIOT et SIMIAND.

Conformément à l'usage, il sera statué sur ces candidatures à la prochaine séance.

#### COMMUNICATIONS DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL ET PRÉSENTATION D'OUVRAGES

M. le Secrétaire général annonce qu'il a reçu pour la Société un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels il cite :

ARGENTINE. — El comercio exterior argentino en los primeros trimestres de 1917 y 1918.

AUSTRALIE. — Prices, Purchasing-Power of Money, Wages, Trade-Unions, Unemployment, and General Industrial Conditions, 1917.

ESPAGNE. — Anuario Estadístico de España. Año 1917.

ÉTATS-UNIS. — The Safety Movement in the Iron and Steel Industry 1907 to 1917.

Comparaison of Workmen's compensation laws of the united states up to December 31, 1917.

NORVÈGE. — Mouvement de la population pendant l'année 1915.

PRÉFECTURE DE LA SEINE. — Recueil de statistique de la Ville de Paris et du département de la Seine. — 1918 (Statistique des logements dans les communes du département de la Seine).

BANQUE D'ITALIE. — Note e Cifre su la circolazione cartacea e il mercato monetario — Agosto 1914 — Aprile 1918.



Il fait une mention spéciale d'un article de notre collègue Boislandry-Dubern, extrait de la *Revue des Sciences politiques* : Guerre du Change et autres cas de récurrence dans le domaine de la politique économique, et d'une brochure de M. BOUILLOUX-LAFONT, intitulée « Essai sur le rôle économique et financier de la Société des Nations. La liquidation des comptes de guerre sans nouveaux impôts chez les Alliés ». Plusieurs exemplaires de cette brochure ont été déposés sur le bureau par M. CLAMAGIRAND. Ces exemplaires sont à la disposition des sociétaires.

**COMMUNICATION DE M. ALFRED BARRIOL : « STATISTIQUE DE L'EMPLOI DES RECETTES DES COMPAGNIES DE CHEMINS DE FER »**

M. le Président donne la parole à M. BARRIOL pour l'exposé de sa communication sur la « Statistique de l'emploi des recettes des Compagnies de Chemins de fer ».

M. BARRIOL présente les tableaux qu'il a dressés, à l'aide des documents statistiques annuels publiés par trois réseaux : l'État, le Midi et le P.-L.-M., et faisant ressortir pour chacune des années comprises entre 1911 et 1918 la ventilation des recettes d'exploitation entre les groupes principaux de dépenses (Personnel; institutions patronales; matières, combustibles; renouvellement de matériel; amortissement et divers; impôts et taxes diverses; charges des obligations; charges des actions).

Ces tableaux comprennent trois parties : la première partie indique le montant effectif des dépenses pour chacun des divers postes de dépenses et l'insuffisance ou le bénéfice de l'exercice. La deuxième partie indique le rapport pour mille des dépenses par catégories au total des recettes. La troisième partie donne le même calcul par rapport au montant total des dépenses.

Avant tout examen de détail, ces tableaux donnent lieu à des remarques touchant la situation financière des grands réseaux de chemins de fer, et l'on sait que cette situation est devenue, à l'heure actuelle, particulièrement inquiétante et préoccupe à juste titre les pouvoirs publics.

Les tableaux montrent que, dès avant la guerre, l'État et le Midi étaient en déficit.

Tout en tenant compte de la situation géographique désavantageuse de ces réseaux qui desservent des régions d'isolatitude, on est conduit à expliquer leur situation déficitaire par l'insuffisance des tarifs. Cette insuffisance qui se révélait ainsi avant la guerre et atteignait 25 % pour l'État et 4 % pour le Midi s'est étendue pendant la période de guerre à tous les réseaux; elle était en 1917 de 54 % pour l'État, de 18 % pour le Midi et de 13 % pour le P.-L.-M. Malgré l'évidence de la crise, le Parlement n'a voté qu'en avril 1918 l'augmentation de 25 % des tarifs G. V. et il faut ajouter que cette augmentation n'est pas suffisante car les réseaux sont en déficit en 1918 et ce déficit deviendra énorme dans les exercices futurs.

M. BARRIOL indique les principales observations qui se dégagent de l'examen détaillé des tableaux statistiques, au point de vue de la variation entre 1912 et 1917, du montant des diverses natures de dépenses et de l'importance relative de ces dépenses dans la répartition des recettes.

Il y a lieu de noter en particulier l'énorme accroissement pendant la période de guerre, des dépenses de combustibles : ces dépenses sont en 1917, quatre fois environ plus élevées qu'en 1913 pour chacun des trois réseaux envisagés — leur part proportionnelle dans la répartition de l'ensemble des dépenses prend une telle importance qu'elle entraîne une stagnation et même une diminution des parts d'autres postes qui, en valeur absolue, accusent des augmentations.

Malgré la mobilisation d'une partie des agents, les dépenses de personnel ont une allure croissante, en raison des augmentations de salaires et des allocations spéciales. Leur part proportionnelle après avoir crû, tend à rester stationnaire. Les dépenses de matières sont également croissantes, par suite

de la hausse générale des prix. Leur part proportionnelle présentée des variations analogues à celles relatives aux dépenses de personnel.

Quant aux autres dépenses, elles subissent, suivant les réseaux, des fluctuations normales. Il est à signaler que, malgré la réduction du trafic au cours des années de la guerre, les versements faits à l'État sous forme d'impôts ou de taxes sont restés à peu près fixes, sauf un léger abaissement en 1914 et 1915.

M. BARRIOL termine sa communication en insistant sur la nécessité d'une révision individuelle des tarifs des compagnies de chemins de fer, suivie, s'il y avait lieu, d'une majoration générale, car il est absurde de laisser les réseaux de chemins de fer dans la situation déficitaire dans laquelle se trouvait l'Ouest de 1900 à 1908 et qui a abouti à une régie désintéressée fâcheuse pour le bien public.

En raison de l'heure tardive, la discussion de cette communication est ajournée à la prochaine séance.

La séance est levée à 19 heures.

Le Secrétaire général,  
Alfred BARRIOL.

Le Président,  
Paul MEURIOT.

---